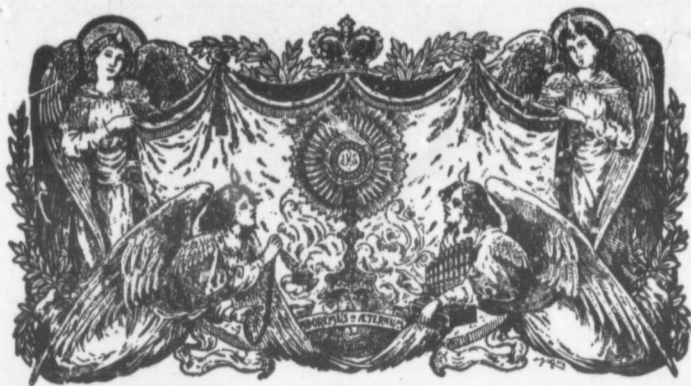




L'ADORATION DES MAGES

Ai
nante
fant
pipha
Une
d'Ars



Sommaire du mois de Janvier 1905.

Aimons-Le ! (*poésie*). — Bonne et sainte Année ! — Pensée dominante : l'Eucharistie c'est la vie. — Miracle Eucharistique : l'Enfant Jésus dans l'Hostie. — Les oiseaux de Noël, (*poésie*). — L'Épiphanie. — Sujet d'Adoration : Gratia plena ; Pleine de grâce. — Une Messe de minuit. — Le Tabernacle, (*cantique*). — Le Curé d'Ars et le P. Eymard.

Aimons - Le !

POURQUOI ne pas L'aimer, Lui qui s'est fait aimable
 Jusqu'au sourire de l'enfant ?
 Pourquoi ne pas entrer sans crainte dans l'étable
 Qu'aucune gloire ne défend ?
 Pourquoi ne pas L'aimer, Lui qui s'est fait aimable
 Jusqu'aux courses du bon pasteur ?
 Pourquoi ne pas baiser l'épaule charitable
 Que meurtrit notre pesanteur ?
 Pourquoi ne pas L'aimer, Lui qui s'est fait aimable
 Jusqu'à la saveur du froment ?
 Pourquoi ne pas venir, affamés, à sa table
 Puiser la force et l'aliment ?
 Pourquoi ne pas L'aimer, Lui qui s'est fait aimable
 Jusqu'à s'être en nos mains offert,
 Et lorsque nous tremblons pour notre cœur coupable,
 Nous montrer son Cœur grand ouvert ?...

JOSEPH BOUBÉE.



Bonne et Sainte Année !

Une année nouvelle nous est donnée. Attentifs à son aurore, nous demandons, comme autrefois les Juifs penchés sur le berceau de Jean-Baptiste : " Que pensez-vous que sera cet enfant ? " Le berceau de cette année est, lui aussi, entouré de mystère. A son aspect, les esprits sont inquiets, les fronts soucieux : Nous apportera-t-elle le bonheur, le succès, la santé, les richesses ? ou bien ajoutera-t-elle de nouvelles douleurs à nos douleurs passées, de nouvelles épreuves aux épreuves qui nous ont paru pourtant si douloureuses et si longues ?

Nous ignorons les événements qui, demain et les jours suivants, feront l'objet des conversations gaies ou plaintives des hommes ; mais nous savons que si l'Eucharistie nous reste, Dieu nous aimera ; et nous pouvons déjà apercevoir devant nous, par cela seul, un chemin tout semé de bienfaits dont chacun exigerait, pour être dignement apprécié, le cœur d'un séraphin.

Sous l'Hostie consacrée, nous possédons, en effet, et la nourriture qui nous fortifiera contre le poids parfois si lourd du temps, et le soleil qui fera briller dans ses brumes et dans ses nuits, la lumière de la foi, de l'espérance et de l'amour. Et la bonté de Jésus qui nous a comblés si gratuitement durant l'année qui vient de finir, nous est un sûr garant qu'il remplira cette nouvelle année 1905 des mêmes bienfaits. S'ils changent, ne sera-ce pas pour s'augmenter encore ? Sa présence qui va redoubler ses sacrifices pour l'amour de nous, nous dit que cet amour ne connaît ni recul, ni arrêt, mais qu'il va toujours grandissant jusqu'aux siècles du Don sans fin.

Toutefois, Jésus ne répand pas ses grâces et ses bénédictions sur tous également ; Il est juste autant qu'il est bon et, par conséquent, il proportionne ses faveurs à notre amour pour sa Personne sacrée, et à notre zèle pour La faire connaître et aimer.

D'où nous ne pouvons vous faire de meilleurs souhaits, chers lecteurs, que de vous souhaiter *cet amour sincère et ce zèle ardent* pour Jésus au Saint-Sacrement. Tous les biens possibles sont renfermés pour vous dans la réalisation d'un tel vœu. Oui, que cette année soit imprégnée d'un bout à l'autre de sentiments, d'actes de foi et d'amour pratique envers le Saint-Sacrement, et elle sera nécessairement bonne, sainte et heureuse.

Qui que vous soyez, quels que soient votre âge et votre état, en quelque lieu que vous habitiez, si au cours de cette année vous faites des progrès dans l'amour et le zèle pour le Saint-Sacrement, amour et zèle manifestés par votre ardeur pour la sanctification de vos âmes, par la fréquence de vos visites à l'Hôte divin de nos églises, par votre désir de communier souvent et avec ferveur, par votre dévouement aux œuvres qui ont pour but de faire connaître et aimer de plus en plus Jésus-Hostie, comme les *œuvres d'adoration, la diffusion du Petit Messager* qui n'a d'autre fin que de publier partout les libéralités et l'amour de la divine Eucharistie ; si vous avez cet amour et ce zèle, disons-nous, vous vous rapprocherez infailliblement de la paix et du bonheur, puisque vous vous unirez davantage à Jésus, Principe de toute béatitude.

Il est dit de la Sagesse, "*que tous les biens nous sont venus avec elle*". Quelle est donc cette divine sagesse, si ce n'est le Fils de Dieu, Jésus-Christ, la Sagesse incarnée qui a passé visiblement sur cette terre en faisant le bien durant trente-trois années, et qui continue d'y demeurer d'une manière secrète et voilée, mais très réelle au Saint-Sacrement, pour faire participer toutes les générations aux grâces immenses de son Incarnation et de sa Passion ?

Or le secret de partager ces biens et ce trésor de la Sagesse divine, c'est de *l'aimer, c'est de travailler à son règne.*

Donc, à tous : Bonne année ! année remplie de progrès dans l'amour de Jésus-Hostie, et dans le zèle pour sa gloire !

H. B.



PENSEE DOMINANTE

Pour le Mois de Janvier 1905.

L'Eucharistie, c'est la Vie.



Dieu vit par lui-même, il est l'essence, le principe de la vie.

Jésus a dit : " Je suis la vie. Je suis le pain de vie. Vos pères, dans le désert, ont mangé la manne, et cependant ils sont morts ; mais si quelqu'un mange du pain descendu du ciel, celui-là ne mourra point. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi."

L'Eucharistie est donc la vie, la vie qui nous préserve de la mort éternelle du péché mortel et nous purifie même des souillures du péché véniel. Le saint Concile de Trente l'appelle l'antidote du péché.

Voilà le vrai, le puissant moyen, pour le nouveau Lazare ou la nouvelle Madeleine, de conserver sa vie spirituelle.

Le convalescent est ordinairement faible ; il a besoin de réparer ses forces encore chancelantes ; il a besoin d'une bonne et douce nourriture ; il a besoin de l'Eucharistie.

Sans cet aliment divin, aussi délicieux que fortifiant, le pécheur converti ne saurait marcher dans sa nouvelle voie, et persévérer dans ce rude combat de la milice spirituelle. Il en coûte tant de briser des chaînes aimées, de quitter ce que l'on adorait, d'appeler souverain mal ce que l'on appelait le bonheur !

Mais qu'elle est béatifiante la communion après une conversion sincère ! Comme Jésus est bon et tendre pour cette pauvre âme agitée et fiévreuse ! Comme il lui fait sentir qu'elle est bien pardonnée, qu'elle est aimée, et que désormais la vertu lui sera facile et le sacrifice doux !

Car l'Eucharistie n'est plus seulement l'antidote, le pain conservateur de la vie spirituelle ; elle en est la puissance.

Elle nous inonde de lumière comme les disciples d'Emmaüs qui, à la fraction du pain, reconnurent subitement que leur aimable et éloquent compagnon de route était Jésus lui-même. C'est qu'ils avaient communié de sa main, et leurs yeux s'étaient ouverts.

Oui, une communion donne plus de lumière que tous les raisonnements des savants, que la lecture de tous les livres. Jésus-Hostie fait explosion de lumière et de flamme dans les cœurs bien disposés. On comprend alors les paroles du Prophète : " Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! "

On voit mieux la vérité, on s'en pénètre mieux, comme en goûtant le miel, en touchant le feu, en voyant le soleil, on les connaît mieux que par toutes les définitions de la science.

La communion fait naître et entretient la vertu de l'homme. La vertu est le fruit du cœur, et non de l'esprit. La vertu est donc surtout dans le sentiment du devoir et l'amour du bien. Or, voilà précisément ce que donne la communion, source inépuisable de générosité.

La sainte communion est le charme de la vertu comme elle en est la puissance. Il faut manger pour travailler, il faut avoir été heureux pour se dévouer jusqu'à la mort.

Voilà pourquoi la sainte communion est plus nécessaire encore à l'âme pieuse, à celui qui veut vivre plus parfaitement, qu'à celui qui se contente de la loi commune. L'âme dévote fait plus de dépense de vie, et sur un



ssen-

e. Je
ères,
gé la
sont
man-
ciel,
chair
aurez
boit
ai au
m'a
ui qui

serve
urifie
oncile

1 La-
spiri-

besoin
besoin
tucha-

champ de bataille évangélique où l'on sacrifie ce qui est légitime et permis, pour avoir rang à la suite des plus fervents disciples, il faut double ration.

N'est-il pas constant que quand on néglige ses communions habituelles, l'esprit s'engourdit, le cœur s'attédie et l'âme est languissante ? On ne devient pas meilleur, mais plus faible.

La Sainte Eucharistie est donc la vie des vertus. On voudrait qu'elle en fût la récompense, on a tort : ce serait se couronner d'orgueil, se croire bon et parfait.

La récompense de la sainte communion est dans la fidélité et le dévouement.

L'humilité qui s'en prive quelquefois est louable, celle qui s'en retire est condamnable ; elle fait injure au divin Bienfaiteur qui nous l'offre, au Sauveur qui nous invite, à l'amour qui nous attend.

L'Eucharistie n'est pas seulement la vie du chrétien, elle est encore celle des peuples.

L'homme qui vit en société a besoin d'un lien qui l'unisse à ses semblables, d'une loi d'honneur, d'un centre d'affection. Or, dans la société chrétienne, l'Eucharistie est ce lien, cette loi, ce centre.

L'Eucharistie est le lien des chrétiens. Par elle on est parent, on mange à la même table, on a le même Père qui est dans les cieux. "Comment, dit saint Paul, n'aurons-nous pas, un même esprit de charité, nous qui mangeons le même pain eucharistique ?" Jésus-Christ est alors tout en tous.

L'Eucharistie est notre centre d'affection. Voyez comme le Sauveur exprime avec bonheur les fruits d'union de l'Eucharistie après qu'il l'eut distribuée aux Apôtres. Jamais il ne leur avait promulgué plus clairement sa loi d'amour. "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé ; demeurez dans mon amour. Père saint, je vous prie pour mes disciples, afin qu'ils soient un en nous."

Ainsi l'Eucharistie est la vie de la société aussi bien que de l'individu.

(Notes inédites du Père Eymard.)

si
le
co
ca
17
po
de
qu
flu
jet
ma
l
tên
fait
Die
mê
de l
dan
Esp



MIRACLE EUCHARISTIQUE

L'ENFANT JESUS DANS L'HOSTIE



U milieu du XIIe siècle, l'antique héritage des comtes de Braine était aux mains de l'illustre et puissante Agnès de Baudiment. Non moins recommandable par sa piété et par l'ardeur de sa foi que par son rang élevé, la noble princesse s'était faite apôtre dans ses domaines ; elle montrait un grand zèle pour la conversion des nombreux Juifs établis à Braine. Mais devant leur opiniâtreté échouaient tous les efforts que faisait la comtesse pour les amener à la foi. Elle avait surtout à cœur, dit l'ancienne relation copiée par Dom Martène en 1718 sur un manuscrit de Braine et que nous suivons pour ce récit, de gagner à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ une jeune juive d'une grande beauté qu'elle avait prise à son service pour la soustraire à l'influence de ses parents. Afin de s'emparer du cœur de la jeune fille, elle n'épargnait ni paroles affectueuses, ni marques de tendresse.

Un jour, elle lui représentait la grâce immense du baptême qui nous purifie de tout péché : " Si vous vous faites par là disciple du Sauveur Jésus, ajouta-t-elle, ce Dieu qui n'est qu'amour et miséricorde descendra lui-même dans votre cœur ; car dans le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie, réside réellement son Corps sacré, formé dans le sein d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, immolé pour la rédemption du genre humain sur

l'autel de la croix. — Impossible ! s'écria aussitôt la jeune juive, qui voyait dans ce dogme de l'Eucharistie un obstacle invincible à sa conversion ; jamais je ne croirai que cette petite Hostie soit le vrai Corps de Jésus-Christ ; pour croire à vos paroles, je voudrais de mes propres



yeux le voir lui-même avec sa chair et son sang, sur la croix, entre les mains du prêtre.”

A chaque leçon de la comtesse, cette réponse revenait inexorable. En face d'une telle obstination, elle ne se découragea pas ; mais c'est du Ciel désormais qu'elle attendait tout succès. Elle se rendit à Soissons pour consulter l'évêque Ansculfe de Pierrefond ; le récit des efforts qu'elle avait tentés, ses désirs et ses supplications

décidèrent le prélat à lui prêter son concours : des prières et des processions furent ordonnées à Braine et dans les lieux circonvoisins pour obtenir de Dieu le miracle que réclamait l'infidélité de la juive. Puis, à un jour dit, qui était le mercredi après les fêtes de la Pentecôte, on se rendit en foule à la collégiale de Saint-Yved.

Un religieux du monastère que son éminente piété avait fait choisir pour la circonstance, célébrait solennellement au grand autel de la collégiale la messe du Saint-Esprit. Tous les assistants, dans une émotion indescriptible, suivaient les cérémonies saintes ; les regards attentifs et anxieux ne quittaient pas l'autel : tout à coup, à l'élévation de l'Hostie, le Corps de Notre-Seigneur apparut entre les mains du prêtre sous la forme d'un enfant attaché à la croix. Il n'y eut qu'un cri d'admiration dans la foule : tous, juifs et chrétiens, voyaient très distinctement la merveilleuse apparition ; et les juifs criaient à haute voix : " Nous voyons, nous voyons le Corps même de Jésus-Christ ; il est réellement étendu sur la croix ; c'est vraiment sa propre chair, comme nous l'a tant de fois enseigné madame la comtesse ; nous le croyons de tout notre cœur et nous demandons tous d'être baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui par sa grâce et sa miséricorde a daigné dissiper notre aveuglement et notre méchanceté."

Ce fut un triomphe signalé pour le Dieu du Sacrement ; cette manifestation de sa présence réelle en l'Hostie, en même temps qu'elle confirma la croyance des fidèles, ouvrit aux lumières de la foi tous ces cœurs jusque-là rebelles aux sollicitations de la grâce. La jeune fille, dont l'heureuse incrédulité avait été cause du prodige, fut baptisée le jour même ; avec elle, toutes les familles juives de Braine eurent le même bonheur.

Quant à l'Hostie miraculeuse, à la sollicitation de la comtesse et d'après l'ordre des évêques présents, elle fut religieusement conservée dans le calice même où elle avait été consacrée ; on la plaça dans une châsse précieuse, et elle demeura sans aucune altération pendant plus de six cents ans dans le trésor de l'abbaye de Saint-Yved. Toute trace de cette précieuse relique a disparu à la Révolution.





LES OISEAUX DE NOËL

*Bien pauvre était l'Enfant Jésus
Dans son étable et dans sa crèche.
Point de tapis aux fins tissus !...
Bien pauvre était l'Enfant Jésus ;
L'âne et le bœuf soufflaient dessus,
Sans goûter à leur herbe fraîche ;
Bien pauvre était l'Enfant Jésus
Dans son étable et dans sa crèche.*

*Sur la muraille, humble rideau,
L'araignée étendait ses toiles ;
Tout ruisselait de neige et d'eau
Sur la muraille, humble rideau.
Et c'était là l'eldorado
Du Dieu qui sema les étoiles !...
Sur la muraille, humble rideau,
L'araignée étendait ses toiles.*







Près du berceau de l'enfançon,
Trois oiselets aux gais ramages,
Tourterelle, merle et pinson,
Près du berceau de l'enfançon
Vivent gazoniller leur chanson,
Parmi les bergers et les mages,
Près du berceau de l'enfançon,
Trois oiselets aux gais ramages.

Dans l'étable aux sombres parois
Ils chantaient comme en leurs bocages,
Pour réjouir le Roi des rois
Dans l'étable aux sombres parois ;
Et pour les abriter tous trois
Saint Joseph leur bâtit trois cages.
Dans l'étable aux sombres parois
Ils chantaient comme en leurs bocages.

Lorsque l'Enfant-Dieu s'exila
Dans les déserts de haute Egypte
Le trio chanteur était là,
Lorsque l'Enfant-Dieu s'exila ;
Disant toujours : mi, fa, sol, la,
Sous une branche d'eucalypte ;
Lorsque l'Enfant-Dieu s'exila,
Dans les déserts de haute Egypte.



Lorsque Jésus revit le sol,
Le doux sol qui l'avait vu naître,
Les trois oiseaux prirent leur vol
Lorsque Jésus revit le sol :
Tous trois chuchotaient : mi, fa, sol,
Dans un rosier, sous la fenêtre,
Lorsque Jésus revit le sol,
Le doux sol qui l'avait vu naître.

Sur le Thabor, près du Jourdain,
En Galilée, en Samarie,
Sous l'olivier, dans le Jardin,
Sur le Thabor, près du Jourdain,
Tous trois venaient chanter soudain
Le Fils de Dieu, Fils de Marie,
Sur le Thabor, près du Jourdain,
En Galilée, en Samarie.

Ils dirent à Capharnaüm
Pour Jésus leur psaume rustique ;
Au Thabor, l'air du TE DEUM,
Qu'ils dirent à Capharnaüm ;
Puis O SACRUM CONVIVIVUM
Après la Cène Eucharistique.
Ils dirent à Capharnaüm
Pour Jésus leur psaume rustique.

Auprès de l'arbre de la croix,
On les ouït chanter encore ;
On dit qu'ils moururent tous trois
Auprès de l'arbre de la croix ;
A Noël, on entend leurs voix
Pendant la messe de l'aurore ;
Près de l'autel et de la croix
On les entend chanter encore.

V. DELAPORTE S. J.





L'ÉPIPHANIE



L'ÉPIPHANIE était une fête chère à nos pères. Ils l'appelaient le *jour des Rois*. Que de rois en effet ! Les rois mages, le roi Hérode, le roi des Juifs qui vient de naître : cinq rois en un seul pays, sans compter une Reine, la Vierge Marie, Reine du ciel et de la terre. Il y en a un sixième aussi : Je le nommerai tout à l'heure. Mais quelle différence entre ces rois ! certes leur puissance n'est pas égale. Les trois premiers sont riches et savants ; les chameaux de leur caravane portent de l'or et des présents. Le dernier est un petit enfant, tremblant de froid dans une étable ; ses pleurs sont son langage, deux pauvres ses parents. Et cependant, ô merveille, les mages se prosternent à deux genoux devant ce nouveau-né. Ils lui paient leur tribut, comme des vassaux à leur Seigneur. Il est donc plus Roi qu'eux, eux-mêmes le confessent. Ses droits sont plus certains, sa puissance plus forte, sa royauté meilleure.

Hérode lui, ne vient pas à l'étable. Pourtant il en a fait la solennelle promesse : Allez, informez-vous diligemment de lui, et moi aussi j'irai l'adorer en personne. Ce qui l'a retenu, c'est qu'il était soumis à un roi plus puissant que lui : à Satan, le misérable roi des enfers. Or Hérode et Satan redoutent ce petit roi né sur la paille. A l'annonce de sa venue, Hérode sent trembler le sceptre de Judée, Satan les portes de l'enfer. Cruel Hérode, pourquoi trembler ? L'enfant-Dieu ne vient pas ravir les couronnes de la terre, mais offrir les couronnes du ciel. Jérusalem, pourquoi être troublée ? Il vient à toi le roi prédit par les prophètes, ton roi plein de douceur. Mais que Lucifer tremble, c'est justice. Il hait ce nouveau-né ;

une sorte d'instinct de lui montre comme un ennemi puissants. C'est pour cela qu'il inspire à Hérode de craindre et de massacrer cet enfant.

Eh bien ! cette histoire, au Saint Sacrement, se renouvelle encore. Là aussi il y a un petit Roi, bien aimé et bien redouté. Couché dans son Ciboire comme dans une humble crèche, il voit les rois à genoux à ses pieds. Clovis, saint Louis, Charlemagne et tant d'autres des plus fameux, se disaient ses vassaux, ses serviteurs. Mais par rois encore j'entends ici toutes les âmes royales, les âmes qui dominent leurs passions, les âmes qui un jour posséderont des trônes en la céleste patrie. Ces âmes victorieuses, ces vrais sages n'ont pas de plus doux bonheur que d'adorer le Très Saint Sacrement. Elles lui apportent pour présents de l'or, de l'encens, de la myrrhe : l'or c'est l'amour, le dévouement ; l'encens, le désir, la prière ; la myrrhe, la mortification. Jésus est le roi de leurs cœurs. Oh ! quelle foi dans ces nobles âmes ! Comme elles reconnaissent leur Dieu sous ses dehors si petits, sous les langes d'un peu de pain !

Les méchants ont la foi aussi, mais ils croient et ils tremblent. Parfois ils protestent d'un respect hypocrite : ils viendront eux aussi adorer le Seigneur ; au fond, c'est la mort du Christ qu'ils méditent. Ils ne viennent pas : ils envoient leurs bourreaux, c'est-à-dire tous ces moyens destinés à perdre les âmes des petits enfants comme lui : ils veulent envelopper le Christ dans leur perte. Ils ont raison : en faisant mourir les âmes des innocents, c'est Jésus qu'ils font mourir en elle. Cruels Hérodes ! Pourquoi cet excès de fureur ? Quel tort vous fait Jésus ? Quel bien vous enlève-t-il ? Il ne vient pas vous ravir vos fortunes, vos industries, vos conquêtes ; il veut seulement vous donner le ciel après elles. C'est vrai, mais ils ne veulent rien entendre : parce qu'ils sont les vassaux de Satan. Et Satan, lui, il hait l'Eucharistie. L'hostie c'est son vainqueur, l'hostie c'est sa défaite, l'hostie c'est le fils de Marie, c'est le crucifié du Calvaire, c'est celui qui brisa les portes de l'enfer. Oui, que Satan tremble, cela ne nous étonne pas. Mais vous, ô hommes, répondez : vaut-il mieux servir le roi qui tremble ou celui qui fait trembler ?



SUJET D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

Gratia plena. Pleine de grâce.

I. — Adoration.

C'est vous d'abord, ô cher Sauveur Jésus, qu'il faut saluer vraiment "*pleine de grâce et de vérité*"; Vous, l'Auteur et le Médiateur de la grâce.

Mais, après Vous, il est pourtant une créature d'élite qui a reçu un salut semblable, et ce salut venait du Ciel : *Ave, gratia plena ! Salut, pleine de grâce !* dit l'Archange à la Vierge timide qui allait avoir l'honneur de devenir votre Mère et mériter par là ce titre aimable de *Mère de la divine grâce*.

O Marie, permettez que je m'unisse au céleste ambassadeur pour vous dire aussi avec le plus profond respect et la confiance la plus filiale : *Ave, gratia plena !* — Et, puisque vous êtes ma divine Maîtresse en l'art d'adorer et de servir votre Fils adorable, apprenez-moi comment le vrai et l'unique moyen d'accomplir envers Lui mes grands devoirs religieux d'adoration, d'action de grâces, de réparation et de prière, c'est d'être toujours fidèle à la grâce, de toujours grandir dans la grâce.

Et d'abord comment pourrai-je adorer sans l'aide de la grâce ? Sans elle je ne puis même pas prononcer le nom de Jésus avec quelque mérite, et je voudrais, sans elle, accomplir un acte surnaturel de premier ordre ! Vouloir adorer, en restant pécheur, ce serait une contra-

diction flagrante, une véritable monstruosité, puisqu'au fond l'adoration c'est le comble de l'amour, tandis que le péché c'est le comble de la haine.

Pour être capable d'adorer, il faut que je plaise à Dieu, sans quoi mes hommages sont dérisoires et mes dons méritent d'être rejetés. Mais n'est-ce point la grâce et la grâce seule, qui me rend agréable aux yeux du divin Maître ? La grâce, en effet, est un don surnaturel, intérieur à mon âme, qui détruit en elle toute souillure, la pénètre de sainteté et lui donne une sorte de splendeur et de beauté capables de ravir le Cœur de Dieu lui-même.

Ah ! je comprends maintenant pourquoi Marie est la grande adoratrice par excellence : c'est qu'elle est toute belle et sans tache aucune ; c'est qu'elle est ravissante aux yeux de Dieu ; c'est, en somme, qu'elle est tellement pleine de grâces qu'elle en est débordante. Et ce qui met le comble à sa vertu d'adoration, c'est que dans la conscience pleine et entière qu'elle a de ses grandeurs, touchant à l'infini, elle voit, elle sait, elle sent qu'elle n'est devant Dieu qu'un pur néant.

II. — Action de grâces.

Ave, gratia plena ! — Vous saluer pleine de grâce, ô Marie, c'est aussi vous saluer comme la Mère et le modèle des âmes reconnaissantes. — Car si vous avez été la plus reconnaissante des créatures, c'est que vous avez été toute pétrie de grâces, tout imprégnée de vie divine et vraiment comblée des dons de Dieu.

C'est ici le moment de nous faire une idée de la grâce, et, quand nous en soupçonnerons quelque peu la valeur inestimable, il nous suffira de penser que la très sainte Vierge a reçu, à elle seule, plus de grâces que tous les anges et tous les hommes réunis, et qu'elle les a fait fructifier surabondamment, pour entrer dans une sorte de ravissement et ne plus souhaiter de vivre que de la vie de la grâce et aussi d'action de grâces, à l'imitation de notre divine Mère.

Nous devons surtout nous appliquer à connaître ce que c'est que la grâce habituelle et la grâce actuelle. — La grâce habituelle est un don gratuit et une qualité permanente que Dieu répand dans l'âme, qui nous rendent agréables à ses yeux et nous font ses enfants, ses amis. La grâce, c'est une participation finie de la vie infinie ; c'est la vie divine adoucie et comme diluée à très petite dose pour que nous puissions la supporter.

La grâce actuelle consiste en un secours passager destiné à nous exciter et à nous aider à produire facilement les actes de la vie surnaturelle ; ce sera une lumière, un goût, une impression secrète, une force qui pousse en avant, un feu qui échauffe, un appui qui encourage, un attrait qui décide.

C'est le bienfait des bienfaits auquel se rapportent comme à leur fin tous les autres que Dieu nous a accordés et nous accorde, y compris ceux de l'Incarnation et de l'Eucharistie. Avec la grâce, tous les biens imaginables nous sont advenus ; par elle nous possédons même le bien au-dessus de tout bien, Dieu lui-même en la Trinité de ses personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Maintenant, si le plus petit degré de la grâce en l'âme du dernier des hommes est quelque chose de si merveilleux, que penser et que dire de l'abondance et de la surabondance de la grâce en Marie ? Dès le premier moment de sa Conception Immaculée, la très sainte Mère de Dieu fut ornée de grâces plus grandes et de mérites plus brillants que tous les anges ensemble, lors même qu'ils réuniraient en eux seuls tous les mérites acquis par eux durant des millions d'années.

Ah ! ma divine Mère ! je comprends que vous ayez été écrasée sous cette montagne de dons s'ajoutant et se surajoutant sans cesse les uns aux autres et que vous fussiez comme un *Magnificat* vivant ; je comprends pourquoi, selon saint Bonaventure, vous ne pouviez avoir de conversation sans l'entrecouper fréquemment de ces deux petits mots qui sont plutôt du Ciel que de la terre : *Deo gratias ! Deo gratias !*

III. — Réparation.

Ave gratia plena ! Parce que vous êtes pleine de grâce, ô Marie, vous êtes aussi la Réparatrice par excellence. Certes, vous n'aviez aucune réparation à faire pour vous même, n'ayant jamais offensé Dieu, ayant toujours été fidèle à la grâce, à toute l'immensité de grâce que Dieu déversait à chaque instant en votre cœur immaculé comme en un réservoir sans fond. Mais vous deviez participer effectivement à la rédemption du monde par votre sainte compassion et de vous, comme de votre divin Fils, on peut dire que toute votre vie n'a été qu'une croix et qu'un martyre. Votre amour et votre pureté immaculée ont fait de vous une victime d'agréable

odeur. *L'amour ne peut vivre sans douleur*, dit admirablement l'auteur de l'*Imitation*. Ah ! comment n'auriez-vous pas souffert, ô Marie, de voir les hommes tenir la grâce dans un tel mépris, la perdre ou la gaspiller si facilement, la grâce prix des larmes et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Nous-même misérables pécheurs, si nous y réfléchissions un tant soit peu, nous ne pourrions retenir nos larmes à la pensée que nous avons perdu et que d'autres perdent si facilement ce trésor précieux entre tous. En effet, en perdant un degré de grâce, on perd plus que si l'on perdait l'univers entier avec toutes ses grandeurs et ses magnificences naturelles. — Ce qui devrait surtout exciter nos regrets et nos larmes, c'est que la plupart des hommes ignorent pratiquement ou méprisent la source principale de toutes les grâces, qui est la Sainte Eucharistie.

IV. — Prière.

Ave, gratia plena ! — O Marie ! si vous êtes toute pleine de grâce, ce n'est pas seulement parce que, sans aucun mérite préalable, vous avez été comblée de bénédictions célestes, mais c'est que, mieux que saint Paul, vous avez pu dire : *La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi* ; c'est que vous avez fait fructifier toutes les grâces que vous avez reçues ; c'est que vous avez eu faim et soif de la grâce. Vous en connaissiez le prix, mieux que personne, et vous la demandiez sans cesse en une instante prière.

O Marie ! souvenez-vous que si vous êtes une mer, un océan, un abîme de grâces, par rapport à nous vous êtes un canal ; vous êtes, selon St. Bernard, l'*aqueduc* qui nous amène les eaux vives de la grâce. Obtenez-nous, nous vous en conjurons, la fidélité à toutes les grâces de Dieu, particulièrement à celle de venir, comme vous autrefois et dans des dispositions semblables, adorer souvent et recevoir souvent en notre cœur l'Auteur même de la grâce, présent et vivant dans le Sacrement de l'autel.

Notre-Dame du Très Saint Sacrement, Mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous !





Une Messe de minuit



est-ce pas Suzon, que c'est beau, la messe de minuit, dis donc !

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs ; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot, en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de

la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendait ses mains à la flamme pétillante et claire ; et ses mains et sa figure ronde étaient toutes roses, et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue. Sur le grand feu de sarments la marmite chantait et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

—Dis, Suzon, comme c'est beau la messe de minuit.

—Oh ! il y a des cierges tant et tant qu'on se croirait en paradis. . . . Et puis on chante des cantiques si jolis, si jolis ! Et puis il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh ! belles ! . . . et couché sur la paille ; et la Sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot tout en rouge ; et oui les bergers avec beaucoup de moutons. . . . Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habit de soldats, avec de grandes barbes. . . . et ils apportent à l'Enfant Jésus des choses ah ! des choses ! Et puis les bergers lui apportent du boudin. . . . Et alors, les bergers, et les rois Mages, et M. le Curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons deman-

dent à l'Enfant Jésus sa bénédiction... Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'Enfant Jésus...

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit, et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'é-



coutait d'un air de ravissement, et quand elle eut fini :

—Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

—Tu es trop petit, fit la mère qui entra. Tu iras quand tu seras grand comme Suzon.

—Je veux ! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

— Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

— Je veux ! répéta Pierrot en serrant ses poings.

* * *

— Qui est-ce qui dit : Je veux ! fit une grosse voix.

C'était le père ; Pierrot n'insista pas. C'était un enfant très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir, quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table. Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait...

— Suzon, va coucher ton petit frère !

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge où il y avait en face du lit des parents, les deux petits lits du frère et de la sœur, entourés de rideaux de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette

— Tu verras, dit-elle, comme c'est joli la messe de minuit dans la chapelle blanche !

Pierrot ne répondit pas.

Il ne s'endormit point. Il ne voulait point dormir et restait les yeux grands ouverts. Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine, puis la voix aiguë de Suzon annonçant dans un vieil almanach les " Crimes de la bande d'Orgères. " A un moment, il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entr'ouvrit les rideaux, se pencha sur lui... Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes, puis le silence...

* * *

Alors Pierrot descendit de sa couchette. Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put, et passa sa blouse à l'envers ; et, quoique ses petits doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas, et, accolé contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse, de sorte que le petit pied mal chaussé n'entraît qu'à moitié dans l'un des petit sabots de frêne et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot

A tâtons, boitillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait, par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse. Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clé. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable.

Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva, et, tirant sur sa corde, vint lécher les mains de Pierrot en faisant "Mé !..." d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

— Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu faire, si petit, dans tant de neige ?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toile d'araignées, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche. Tout était blanc de neige la route, les buissons et les arbres des clos. Et la neige tourbillonnait dans l'air.

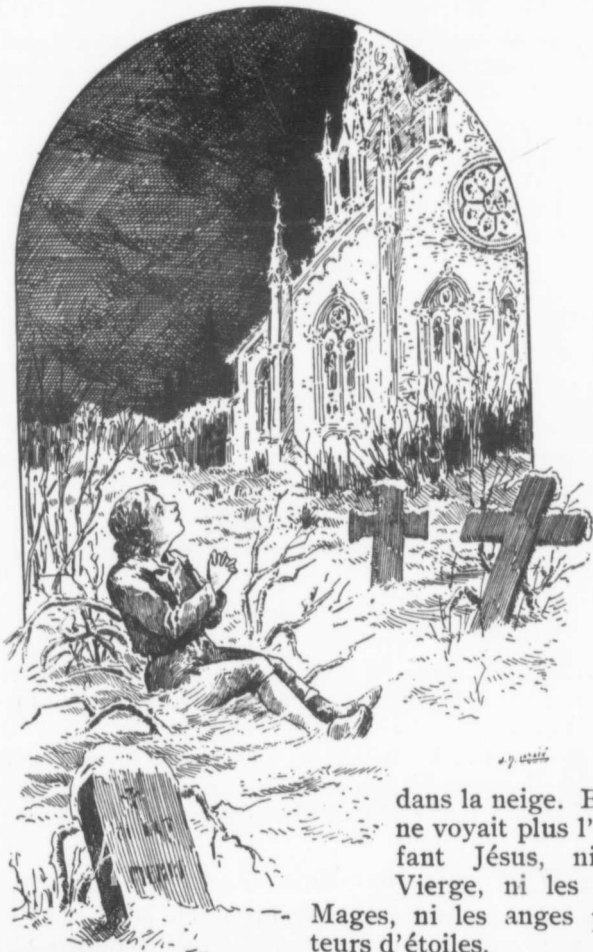
Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles ; ses petits sabots s'alourdissaient de neige ; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait, au bout de son voyage, dans une géande lumière d'or, l'Enfant Jésus et la Vierge, et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains. Il allait, il allait, comme attiré par la vision.

Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait ; elle emplissait de sa ouate le ciel entier ; ne reconnaissant rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant, ses petits pieds pesaient comme du plomb : ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal :

la neige lui entrainait dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber, un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps de ses mains gourdes, à genoux



dans la neige. Et il ne voyait plus l'Enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois

Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient ça et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes :

— Maman ! Maman !

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flam-bantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force, et le courage. Là, c'é-tait là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis!

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il mar-cha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin-clopat, l'enfant se traînait, les yeux fixés sur la lueur. Et comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immen-sité blanche... L'église grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

Venez, divin Messie....

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, sou-tenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église. La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait... Les voix chantaient :

J'entends là-bas dans la plaine,
Les anges descendus des cieux...

Petit Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup, il tomba au pied d'un buisson encapu-chonné de neige : il tomba les yeux clos, subitement en-dormi et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent :

Il est né, le divin. Enfant !

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies.

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche...

JULES LEMAITRE.

Le Tabernacle

Parole de J. PRADAL.

Musique de HENRI HEMON.

All^o (♩ = 104)

The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a series of chords and eighth notes, while the left hand plays a steady bass line of quarter notes. The tempo is marked 'All^o (♩ = 104)'.

CHŒUR. All^o assai (♩ = 400)

The chorus section features three vocal staves and piano accompaniment. The lyrics are: 'Dieu vi - vant, Dieu d'a - mour, ——— ô Dieu du Ta . ber .'. The tempo is 'All^o assai (♩ = 400)'. The piano accompaniment includes dynamic markings like *f* and *p*.

The solo part consists of three vocal staves and piano accompaniment. The lyrics are: 'na - cle, De vos se.crets par - fums mon cœur est em.bau .'. The tempo is 'All^o assai (♩ = 400)'. The piano accompaniment includes dynamic markings like *p*, *f*, and *mf*.

mf
 - mé En vous voy - ant, Jé - sus, mon Bien - Ai -
 - mé En vous voy - ant, Jé - sus, mon Bien - Ai -
 - mé Jé - sus, mon Bien - Ai

Detailed description: This system contains the first three lines of music. The top two lines are vocal staves in treble clef, and the bottom two are piano staves in bass clef. The music is in a minor key with a 3/4 time signature. Dynamics include *mf* (mezzo-forte) and *f* (forte). The piano accompaniment features a steady eighth-note bass line and chords in the right hand.

f *p*
 - mé, Vic - time eucha - ris - ti - que, i - ci comme au Cé -
 - mé, Vic - time eucha - ris - ti - que, i - ci comme au Cé -
 - mé, Vic - time eucha - ris - ti - que, comme au Cé -

Detailed description: This system contains the second three lines of music. The vocal lines continue with the same melody. Dynamics include *f* (forte) and *p* (piano). The piano accompaniment includes a section with a more active right-hand melody.

f
 - na - cle, Je ne trou - ve qu'un mot, un seul, dans mon cœur en - flam -
 - na - cle, Je ne trou - ve qu'un mot, un seul, dans mon cœur en - flam -
 - na - cle, Je ne trou - ve qu'un mot, un seul, dans mon cœur en - flam -

Detailed description: This system contains the final three lines of music. The vocal lines conclude the phrase. Dynamics include *f* (forte). The piano accompaniment features a strong, rhythmic bass line and chords.

P Lento poco f

_mé: Je - sus! Je - sus! mon Bien Ai - mé!
 _mé: Je - sus! Je - sus! mon Bien Ai - mé!
 _mé: Je - sus! Je - sus! mon Bien Ai - mé!

DUO - And^{no} (♩ : 59)

Cé .
 Cé .
 Cé .
 Oui, Je sus c'est le nom de Ce.lui que ja . do . re,
 Oui, Je sus c'est le nom de Ce.lui que ja . do . re,

Dans la pri.son d'a . mour qu'il ha.li . te pour moi
 Dans la pri.son d'a . mour qu'il ha.li . te pour moi

en.flam .
 en.flam .
 en.flam .
 Sur la croix du Cal . vai . re au Ta.ber.nacleen . co . re,
 Sur la croix du Cal . vai . re au Ta.ber.nacleen . co . re,

C'est Lui, c'est le Sau . veur que vient cher . cher ma foi . C'est

C'est Lui, c'est le Sau . veur que vient cher . cher ma foi . C'est

Lui c'est le Sau . veur — que vient chercher ma . foi.

Lui c'est le Sau . veur — que vient chercher ma foi.

Car vous demeurez là, prisonnier volontaire,
 Dans le Temple attendant le pécheur qui vous fuit.
 Le ciel pour votre amour, est trop loin de la terre,
 Mais là sur cet autel, vous veillez jour et nuit.

Et quand dans l'ostensoir je vous vois apparaître,
 Quand, le front rayonnant de l'éclat éternel,
 Vous daignez nous bénir entre les mains du prêtre
 Il semble qu'à nos yeux un Ange ouvre le ciel.

Seigneur ne laissez pas vos Tabernacles vides,
 L'autel sans sacrifice et nos âmes sans Vous :
 Il faut votre breuvage à nos lèvres avides
 Jésus-Eucharistie, ah ! restez avec nous !

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du " Petit
 Messenger " sera célébrée le Jeudi 19 Janvier, à 6 heures,
 dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



Le Curé d'Ars et le P. Eymard

En ce mois où la sainte Eglise va conférer les honneurs de la béatification au Vén. Curé d'Ars, nous croyons intéresser nos lecteurs, en plaçant sous leurs yeux, ses relations avec le P. Eymard, Fondateur de la Congrégation du T. S. Sacrement.



DANS une visite que la Mère Marguerite, coopératrice du P. Eymard dans la fondation des Servantes du T. S. Sacrement, fit au Curé d'Ars en Octobre 1857, il l'assura de sa vénération pour notre Fondateur, lui dit qu'il désirait l'Œuvre du Saint Sacrement et la bénissait. — Il aurait même souhaité la voir s'établir à Lyon, mais il y avait alors des obstacles insurmontables.

Précédemment, notre Vénéré Père avait adressé au saint Curé les lignes suivantes : “ Je pense réjouir votre piété envers Notre-Seigneur dans la divine Eucharistie, en vous annonçant la réalisation de la pensée dont vous a parlé le Père Hermann, que vous avez bénie, et pour laquelle vous avez prié. — La Société du Très Saint Sacrement est fondée à Paris depuis quatre mois. — Son objet est de faire que Notre-Seigneur soit connu, aimé, servi et adoré de tous les cœurs au Saint Sacrement de son amour. — C'est de lui former une cour et une garde d'honneur toujours veillante à ses pieds. — C'est Marie qui a donné à Jésus l'un de ses pauvres enfants. . . . C'est moi, bon et Vénéré Père, qui eus l'honneur et le bonheur de vous recevoir du Tiers-Ordre de Marie, il y a deux ans. . . . Je vous prie donc, pour l'amour de

C'est

C'est

fuit.
erre,

ître,

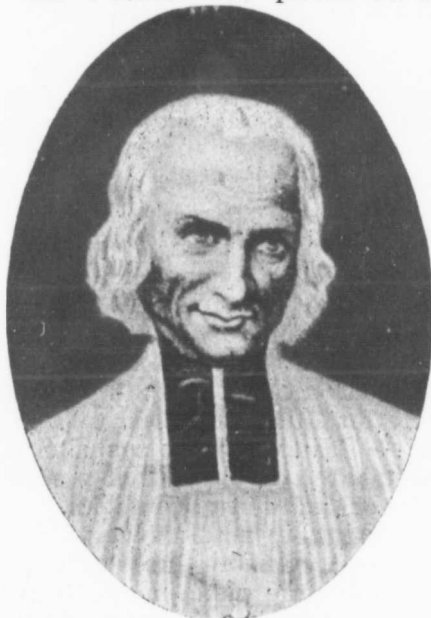
rêtre
el.

Petit
ures,

“ notre bon Maître, de continuer vos prières pour ce
“ petit grain de sénevé.”

Au mois de janvier 1858, la Mère Marguerite consulta
le Curé d'Ars. — Voici le récit qu'elle nous a laissé de
cette entrevue :

“ Monsieur le Curé d'Ars fut consulté sur notre voca-
“ tion, par le conseil du P. Eymard, et pour recomman-
“ der l'Œuvre aux prières du Serviteur de Dieu. —



Le Vén. Curé d'Ars.

“ Monsieur le Curé
“ d'Ars appelait le
“ bon Père Eymard,
“ *son saint* ; — notre
“ Vénéré Père l'avait
“ reçu du Tiers-Or-
“ dre de Marie ; puis,
“ dans une de ses
“ visites, lorsque
“ l'Œuvre eut pris
“ naissance, il l'a-
“ grégea au T. S. Sa-
“ crement. — On pou-
“ vait bien les appeler
“ les deux saints, remplis
“ de vénération
“ l'un pour l'autre. —
“ Monsieur le Curé
“ ne tarissait pas sur
“ la grandeur de
“ l'Œuvre : “ Qu'elle
“ est belle cette Œu-
“ vre, qu'elle est
“ grande ! l'adoration par les prêtres, oh ! que c'est beau !
“ et pour les prêtres. . . . , ajouta-t-il ; et il pleura ! Elle
“ sera persécutée, dit-il, par ceux mêmes qui devraient
“ la soutenir, le monde ne la connaît pas.” — Et sur
“ notre demande si elle réussirait, si elle tiendrait, il ré-
“ pondit : “ Oui, oui, elle réussira, elle fera beaucoup
“ de bien dans l'Eglise, et procurera beaucoup de gloire
“ à Notre-Seigneur ”

“ A la demande qui nous concernait personnellement,
“ il répondit que le bon Dieu voulait que nous allussions
“ à Paris dans la communauté que désirait fonder le

" Père Eymard ; que notre vocation était de nous faire
 " religieuses du Très Saint Sacrement, que nous étions
 " bien heureuses d'être appelées à une si belle Œuvre,
 " que le bon Dieu nous donnerait la force suffisante ;
 " qu'il ne fallait pas balancer, et que nous devons partir
 " au premier signe que nous ferait le bon Père Eymard,
 " son ami ; et il
 " nous donna ses
 " commissions
 " pour lui."

Voici quelques
 fragments de l'en-
 tretien qu'eut en
 avril 1858, la Mè-
 re Marguerite
 avec le saint Curé ;
 nous les copions
 textuellement, tels
 qu'elle les a écrits
 elle-même :

" — Et le Père

" Eymard, com-

" ment va-t-il?...
 " — Merci, mon

" Père, il va bien.

" — Et son Œu-

" vre, comment

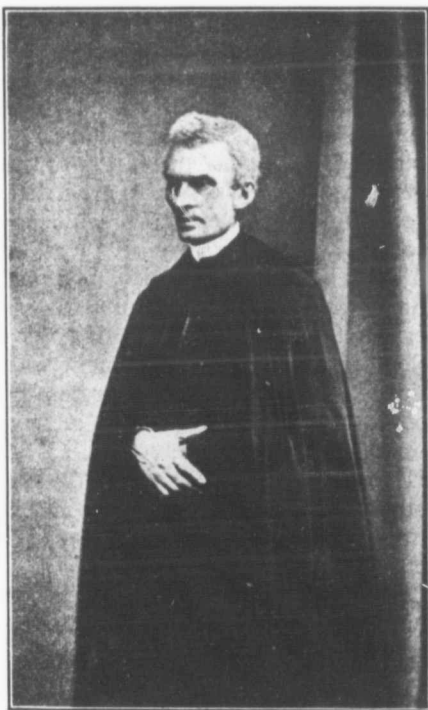
" va-t-elle?...
 " — On dit qu'

" elle ne tiendra

" pas...
 " — Le monde

" la traverse, il ne

" la connaît pas ;
 " il l'entrave ; mais elle réussira, elle persévérera ; ah !
 " quel bonheur, et quelle grâce Dieu vous fait de vous
 " appeler en cette Société ! Le Père Eymard, mon en-
 " fant, est un grand saint ; quand vous le verrez, dites-
 " lui pour moi tout ce qu'on peut se dire quand on se
 " voit entre amis ; dites-lui que nous nous verrons tous
 " dans le Ciel... Tous les jours je prierai pour l'Œuvre.
 " Je vais vous donner quelque chose de bien précieux,
 " c'est un chapelet....



Le T. Rév. Père Eymard.

“ — Qu'est-ce qui le rend si précieux mon Père ?

“ — C'est, mon enfant, que la sainte Vierge l'a touché de ses saintes mains. . . . Allons, partez avec confiance vers Notre-Seigneur, je bénirai le voyage, et le bon Dieu le bénira aussi, la bonne Mère vous donnera du courage. Jésus veut de vous que vous vous livriez à son amour pour faire tout ce qui lui plaira. Adieu, ma sœur, je vous bénis. . . . Au Ciel ! . . . ”

La vénération et l'estime étaient réciproques entre le saint Curé d'Ars et notre Vénéré Fondateur :

“ Savez-vous ce qu'il y a de grand en France de nos jours ? disait un jour le Père Eymard. — Un pauvre curé de campagne qui fait des miracles, le Curé d'Ars. “ Je n'ose pas dire qu'il est mon ami, ajoutait-il dans son humilité, il est trop saint pour cela. ” Une autre fois, il disait encore : “ J'ai connu le saint Curé d'Ars, beaucoup parmi vous l'ont vu. Qu'il aimait le Saint Sacrement ! . . . Je lui disais un jour dans la sacristie : Monsieur le Curé, vous ne priez pas pour la Société du Saint Sacrement, il n'y a pas de vocations. . . Il se prit à pleurer comme un enfant : — Mais comment voulez-vous que je Le prie, me répondit-il, puisque c'est lui que vous avez ! . . . ”

Il voulait parler sans doute de la grande grâce de l'Exposition perpétuelle, car Notre-Seigneur est à tous, et le bon Curé avait assurément tous les droits sur son divin Cœur.

Le Père Eymard dut, assez fréquemment, rendre visite au Curé d'Ars. — En 1854, comme il était très malade, on le conduisit à Ars. M. le Curé lui dit de faire une neuvaine à sainte Philomène; qu'il ne guérirait pas à Ars, mais quand il serait plus loin, ce qui arriva, en effet.

Nous croyons que c'est au mois de mai 1859, qu'eut lieu la dernière entrevue de ces deux âmes si bien faites pour se comprendre. En ce voyage, notre Vénéré Père resta plusieurs heures avec le bon Curé. Trois mois ne s'étaient pas écoulés que le Serviteur de Dieu allait recevoir sa récompense.

Tel est, à peu de chose près, ce que nous avons pu recueillir de saillant, sur les relations qui ont existé entre notre vénéré Fondateur et le saint Curé d'Ars.